

**Billet**

**Le Festival du film de Toronto a présenté une réalité brutale mais juste**

Danièle Caloz

Number 84, November 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42064ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Caloz, D. (1995). Review of [Billet : le Festival du film de Toronto a présenté une réalité brutale mais juste]. *Liaison*, (84), 40–40.

# Le Festival du film de Toronto a présenté une réalité brutale mais juste

À Toronto, après la Fête du Travail, c'est le Festival. Le triangle Sutton Hotel-Uptown, Varsity & Cumberland Cinemas chausse ses lunettes fumées. Les trottoirs se garnissent de vedettes de tous poils, admirées avec plus ou moins de nonchalance par les interminables queues de cinéphiles qui, plusieurs fois par jour, enrubannent des pâtés de maisons entiers.

Jusqu'à cette année, mon intérêt s'était porté sur les films de langue française, arrosés d'un Egoyan ou d'un Rozama. Pour 1995, le nombre ahurissant de premiers films canadiens-anglais a provoqué une réorientation... et une forte impression. Voici mes notes sur quelques-uns d'entre eux ; ne les manquez pas si vous avez l'occasion de les voir.

**Rude**, de Clement Virgo, cinéaste jamaïcain-canadien. Un point de vue imprenable : un trafiquant de drogue fraîchement sorti de prison, un boxeur gai et une décoratrice de vitrines vivent douloureusement une fin de semaine pascale pendant laquelle « la nation zoulouse et la nation mohawk se rencontrent ». **Rude**, c'est une cinématographie risquée, du surréel plus que du réel, un dialogue rap incendiaire et une incroyable cadence multivites. Presque impossible à supporter, c'est énergique, sexy, culotté, comique... et quelle différence avec les films américains du genre.

**Soul Survivor**, de Stephen Williams, un autre cinéaste jamaïcain-canadien. Conventionnel, mais en surface seulement. Un jeune immigrant jamaïcain devient l'apprenti d'un *parrain* local et se trouve dans des eaux plus troubles que prévu. Son ascension est compliquée par les interventions d'un cousin, le plus exubérant personnage de bon à rien que j'aie jamais vu. Dans **Soul Survivor** comme dans **Rude**, un Toronto inattendu et mystérieux — obscur, méfiant, chaleureux, *funky* et polyglotte — défile sous nos yeux.

**Curtis's Charm**, de John L'Ecuyer. Une audacieuse comédie enracinée dans la drogue et la dépendance, co-

produite par Atom Egoyan et Patricia Rozema. Le charme de Curtis, c'est la magie douteuse que concocte un ex-héroïnomane pour aider un ancien copain de désintoxication à sortir de son enfer hallucinatoire. Là encore, imaginez un Toronto *beat* survolté, illuminé de symboles vaudous, de paysages étranges où les créatures ordinaires — écureuils, souris et gardiens de parcs — se retrouvent investies de pouvoirs effrayants.

**House**, de Laurie Lynd, est un véritable théâtre de la thérapie. Il s'agit de l'adaptation d'une pièce canadienne de Daniel MacIvor, dans laquelle un personnage au verbe hypnotique oblige dix habitants d'une petite ville à absorber le monologue le plus parfaitement paranoïaque que j'aie entendu. La cinématographie est d'une clarté et d'une originalité qui redonne courage à tous les cinéastes rebutés par les périls du genre.

**Once in a Blue Moon**, film hilarant de Philip Spink sur son enfance torontoise aux temps de la marche sur la lune, du communisme, des monstres, des Martiens et des enfants de riches qui vous persécutent. Un classique. Un bouleversant album du centenaire canadien.

Et voilà pour le principal. Malgré l'attraction certaine que représentait un chef-d'œuvre comme **Le Confessionnal**, de Robert Lepage, je l'ai trouvé fatigant et somme toute moins fumant d'idées nouvelles. Il faut cependant signaler que peu de films québécois (**L'Enfant d'eau**, **Zigrail**, **Liste noire**, etc.) et peu de Québécois étaient présents au Festival du film de Toronto.

On dit que seuls les artistes vivent au présent. Ces brillants nouveaux films parlent subculture, différences, racines, marginalité, langage et énergies vitales. Une réalité crue, brutale et désarçonnante, mais juste et bien ressentie dans le fond. J'achète.

DANIÈLE CALOZ

DES FILMS QUI PARLENT  
SUBCULTURE, RACINES  
MARGINALITÉ, LANGAGE  
ET ÉNERGIES VITALES.